

Nos gosses

Autor(en): **M.M.-E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **59 (1921)**

Heft 5

PDF erstellt am: **23.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-216193>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

« monet » pour sale; c'est un « homme de petit bruit » pour un silencieux.

Vous représentez-vous ce qu'avait d'original pour moi, dans ce salon anglais, cette évocation du canton de Vaud; et quand miss B. s'est mise au piano et a chanté d'une petite voix fêlée les vers familiers et chéris du doyen Curtat, ce fut de l'émotion, une émotion douce et à la fois, poignante qui m'envahit, pendant que se déroulait le tableau agreste et charmant de « l'aimable patrie ».

*Avant que le soleil se dore,
La caille, avec son cri sonore,
L'alouette en chantant là-haut,
L'aurore.*

*De bon matin, loin du village,
Sifflant après son attelage,
Le laboureur prend un nouveau
Courage.*

*L'heureux faucheur dans la prairie,
Le fruitier dans sa laiterie,
Le vigneron sur le coteau....*

*Bergère, assise au champ, seulette,
Ne possédant d'autre musette
Que la clochette du troupeau....*

Ce ne fut qu'au dernier verset, qu'ayant essayé mes larmes, je pus joindre ma voix pour chanter aussi :

*Et quand la vieillesse pesante
Rendra ma voix faible et tremblante,
Ma voix encor, près du tombeau,
Mourante,
Veut dire : Adieu, canton de Vaud
Si beau !*

Oron-la-Ville, janvier 1921.

Mme David PERRET.

L'ÉMANCIPATION DES GRAND'MÈRES

LISEZ donc ceci, Mesdames; cela vous consolera de l'addition des années, encore que la somme n'en compte guère pour votre sexe charmant. L'auteur de ces lignes est un spirituel chroniqueur parisien dont vous trouverez le nom au bas de la citation.

* * *

Les personnes qui n'ont jamais été grand'mères à Chicago ne peuvent pas se faire une idée de la triste situation de ces bonnes vieilles dames.

On ne les invite jamais à dîner, parce qu'on prétend qu'il ne faut pas qu'elles mangent le soir. On ne les emmène jamais au théâtre, sous prétexte qu'elles ne doivent pas se coucher tard. On ne leur permet pas de jouer au bridge : les émotions de la partie pourraient leur faire du tort.

On les embrasse. On les dorlotte. On leur met des fichus autour du cou. On leur donne des chaufferettes. On leur dit : grand'mère par-ci, grand'mère par-là. Et puis, pour parler comme Bossuet, on « les laisse en carafe » et l'on file au restaurant, au cercle, au théâtre.

On les aime tant, n'est-ce pas, qu'on ne veut pas qu'elles s'exposent à prendre du mal. Seulement, pour bien leur montrer qu'on les adore, on leur confie les moutards. Les moutards, eux aussi, affectionnent beaucoup leurs grand'mères. Car une grand'mère c'est une vieille dame qui ne donne jamais le foutet et à laquelle on n'a pas besoin d'obéir.

Les enfants jouent, du reste, gentiment avec les grand'mères. Les plus petits leur font pipi dessus. Les plus grands leur cachent leurs lunettes, leur arrachent leurs bigoudis et leurs bonnets, ou bien leur mettent de l'encre sur le bout du nez. C'est tout ce qu'il y a de plus amusant...

Eh bien, voici que les grand-mères de Chicago ne veulent plus croquer le marmot... ni le garder pendant que les autres s'amuse. Elles se coucheront tard, désormais, quand ça leur fera plaisir. Elles décrocheront, s'il le faut. Elles feront des fins repas, boiront du bourgogne et de l'extra-dry, mangeront des truffes et du foie gras. Elles joueront au bridge, au baccara, au poker. Elles fumeront des havanes, si le cœur leur en dit. On ne les traitera plus comme de vieilles petites choses fragiles et démodées. On ne les entortillera plus dans de gros fichus affreux et

lourds. On ne leur demandera plus, sur un faux ton apitoyé, si elles ont les pieds bien chauds et si elles ont pris leur bourrache...

Car désormais elles auront leur club, un club qui sera certainement très parisien — à Chicago. Et elles seront émancipées !..

Les petites péronnelles ne seront pas admises dans ce cercle. Les hommes, personnages versatiles et dignes de peu de foi, en seront sévèrement exclus. Il n'y aura que des grand'mères — de vraies grand'mères qui avoueront qu'elles n'ont plus dix-huit ans. Ce sera le club des cheveux blancs...

Et je suis sûr que ce sera le club le plus joyeux, le plus vivant et le plus spirituel de Chicago. Car les vieilles gens, d'habitude, sont sages. Or les sages savent bien qu'il ne faut pas, ici-bas, être triste parce que cela n'avance à rien...

Maurice Prax.

PROPHÈTES DE MALHEUR

ÉRTES, les temps sont durs, nul n'en ignore; nous traversons une crise économique et, en une certaine mesure, politique, qui n'eût pas sa pareille, sans doute, depuis que le monde existe. Et les perspectives d'avenir immédiat ne sont point réjouissantes. Personne ne sait au juste où nous allons, quand ni comment se dénouera la situation. Vrai, ce n'est pas gai, oh ! pas gai du tout, et l'on comprend que d'aucuns se découragent, encore que ce ne soit assurément pas là le moyen le meilleur d'y voir un peu plus clair dans ce sombre tableau, ni de trouver la solution des problèmes nombreux et ardu qui se posent à nous. Un peu d'optimisme ferait mieux l'affaire. Mais, que voulez-vous, on ne va pas comme l'on veut à l'encontre de son tempérament.

Et dire que, si noir soit le tableau, il est des gens qui estiment — du moins s'en donnent-ils l'apparence — que ça ne suffit pas. Ils doublent la gravité des faits présents et réels et la pénible perplexité où nous sommes quant à l'avenir, de prophéties plus sombres encore. Et ils jurent sur leur tête de la réalisation de ces prophéties de malheur. C'est, pour le printemps, l'invasion de l'Europe par les bolchévistes russes et chinois, assoiffés de rapines et de carnage; c'est la revanche de l'Allemagne, fourbisant sournoisement ses armes et préparant des munitions, tandis qu'elle se fait tirer l'oreille pour payer les indemnités de guerre qui lui sont justement réclamées; c'est la débâcle inévitable du commerce et de l'industrie, victimes de la hausse persistante du change; c'est la révolution finale, le chambardement général; c'est la faillite de la Société des Nations, parce qu'elle n'a pas d'emblée, à titre de don de joyeux avènement, décrété la paix universelle, définitive et obligatoire; c'est... Quoi, c'est tout ce que vous voudrez de plus calamiteux.

Et ces gens-là sont des convaincus; inutile de vouloir les dissuader. Si vous n'accordez crédit à leurs prédictions, ils vous toisent avec dédain, car vous n'êtes que de vils misérables qui ne voient pas plus loin que le bout de leur nez et qui, dans leur inclinaison, s'avancent, insouciant, vers le noir abîme sombre où le monde va sombrer.

Allons donc, oiseaux de mauvais augure, rengez vos menaces ! Vos épouvantails à moineaux n'effraient personne. Vous n'en savez pas plus long que nous autres sur les surprises que nous ménage demain. Ce sera peut-être la fin du monde ou peut-être l'aurore de l'âge d'or après lequel ont de tout temps soupiré les humains, et aujourd'hui plus que jamais. L'avenir, c'est le mystère, aussi bien pour vous que pour nous. Voyez donc les gens les mieux « tuyautés » — pour employer un terme à la mode, tout déplaisant, qu'il soit — ils ne se hasardent plus à vouloir dévoiler les secrets de l'avenir. Prudents et sages, humblement, ils reconnaissent, un peu trop tard peut-être, mais mieux vaut tard que jamais, que le jeu qu'ils pratiquaient était plein de surprises et de mécomptes, et qu'il est plus sûr de constater les réalités du présent que de prédire les inconnues de l'avenir. Il n'y a plus guère que les météorologistes qui gardent la foi robuste qu'ils ont dans leur art de prophètes de la pluie et du beau temps, en dépit de tous les vilains tours que leur ont joué les éléments dont

ils prétendent annoncer les manifestations, si soudaines, souvent.

Sans tomber dans une coupable imprévoyance en ce qui touche les probabilités du lendemain, sachons nous contenter de l'heure présente, en jouir et en profiter si elle est favorable, nous consoler dans l'espérance de jours meilleurs, si elle est critique.

« Après la pluie, le beau temps. » « A chaque jour suffit sa peine. » Ces vieux dictons sont toujours vrais.

Et souvenons-nous mieux aussi du vers du grand poète : « Non, l'avenir n'est à personne; Sire, l'avenir est à Dieu ! »

J. M.

LA QUESTION DES ÉTRANGERS

DÉPUIS deux ou trois ans, elle est pour ainsi dire à l'ordre du jour; on en discute beaucoup sans avancer d'une façon appréciable la solution de ce grave problème.

Parmi ceux qu'elle intéresse au premier chef, les *avenaires*, il en est de sympathiques, auxquels le droit d'asile doit être largement accordé, parce qu'ils en sont dignes. Mais d'autres (pour parler poliment), ne méritent au contraire... qu'une confiance très relative. Il semble parfois qu'en haut, on fasse preuve, à l'égard de ces derniers, d'une mansuétude assez singulière.

Au temps de LL. EE., on était moins tolérant; le document dont nous publions le texte en est une preuve indiscutable :

« Au Chastelain de Nouville, salut et bonne dilection. Instants les scindiques modernes de Nouville, je vous mande et commande que doibje(z) faire publie(r) dimanche prochain en sortant du sermon, au lieu accoustumé faire vos cries, que tous ceulz, lesquels ne sont pas receupz communiers, n'y habitant rière ladite communauté de Nouville, qu'il soyt, doibjeit, leurs et leurs maige (*sic*: ménages) retire(r) d'icy au prochain jour de Saint Blaisoz (3 février) venant.

» Et c'est (pour aultant qu'il ont desiat deshobeit es poynes de troys florins), en leurs mettant les poynes de cinq florins à leur débuoir, retirer hors de ladite communauté; et à ce ne doibje(s) fallir.

» Donné en Aigle, ce second jour du moys de janvier mille cinq centz soixante huit.

» Par moy.

» (Signé) Abraham de Graffenried, Gouverneur d'Aigle.»

Trente jours pour décamper !! Le délai était plus que raisonnable. Espérons que le Conseil de Noville fut satisfait du résultat de la mesure prise à sa réquisition.

Rocharnon.

NOS GOSSES

La sept ans et il est haut comme ça ! L'histoire d'Abraham, pourtant, n'a plus de secrets pour lui. Il raconte à l'inspecteur le sacrifice d'Isaac.

« ...Alors Isaac dit à Abraham : Père, voici le feu et le bois, mais où est l'agneau pour le sacrifice ?

» Alors Abraham répondit : T'en fais pas ! »

* * *

Jules apprend par cœur et les termes du livre n'arrivent pas jusqu'à son entendement. Il récite la « punition ».

« ...Alors l'Éternel dit au serpent : Ta femme t'écrasera la tête et ça te fera mal au talon. »

* * *

Ce matin, à l'école, la maîtresse a raconté le déluge. Elle y a mis tout son savoir, toute son imagination et le silence des auditeurs a été religieux.

Tonton est rentré chez lui, ravi. Il raconte avec volubilité : « Tu sais, maman, la maîtresse a vu le déluge; elle était dans l'arche de Noé ! »

* * *

M. l'inspecteur fait une visite de classe. Tout ne marche pas à son gré et il se promène dans la classe agité et nerveux. Une petite main se lève.

— Que veux-tu, Jeanne ?

— Mademoiselle, il y a le monsieur qui voudrait sortir !

M. M.-E.